

diocre importance ; et n'étaient le séminaire, le couvent et la basilique, il n'offrirait à l'œil rien que d'ordinaire et de modeste.

Mais, d'un autre côté, l'histoire du pèlerinage d'Auray fournira à nos lecteurs une foule de sujets d'édification.

Cette histoire a été écrite avec trop de science et de piété par MM. les abbés Max-Nicol et de Bessonies, pour que nous tentions autre chose que de rapporter ici quelques extraits de leurs intéressants travaux, en nous permettant seulement de coudre ensemble ces citations, à l'aide de phrases toujours courtes et fondues dans le récit afin de ne pas le faire languir.

La Bretagne fait remonter très haut, son culte pour l'auguste mère de la Sainte Vierge, et attribue à saint Mériadec, évêque de Vannes, au septième siècle, la construction d'une chapelle en l'honneur de sainte Anne.

Cette prétention a été confirmée, au commencement du dix-septième siècle, par le témoignage de la bonne sainte Anne elle-même, dans une de ses apparitions, à un modeste laboureur du nom de Yves Nicolazic.

Une nuit que l'humble paysan s'était retiré dans sa grange pour s'y reposer et y garder le seigle battu les jours précédents, une grande clarté l'environna tout-à-coup, et une voix lui demanda s'il n'avait pas entendu dire qu'il y eût eu autrefois une chapelle dans le Bocconno ; puis avant qu'il eût pu répondre, sainte Anne lui apparut au milieu d'une éclatante lumière. Jetant sur lui un de ces regards qui ne sont pas de la terre, l'apparition lui adressa ces paroles dans le langage du pays :

« Yves Nicolazic, ne craignez point : JE SUIS ANNE, MÈRE DE MARIN ; dites à votre curé que, dans la pièce de terre appelé le Bocconno, il y a eu autrefois, même avant l'existence du village, une chapelle dédiée en mon nom. C'était la première de tout le pays ; il y a 924 ans et six mois qu'elle a été ruinée. Je désire qu'elle soit rebâtie au plus tôt, et que vous en preniez soin. Dieu veut que j'y sois honorée. »

Dès qu'elle a prononcé ces mots, la Sainte disparaît avec la lumière qui l'entoure. Le laboureur se retrouve seul dans sa grange, confus d'un tel honneur, ébloui des magnificences dont il a été témoin.

Une autre fois, le 7 mars 1625, vers onze heures du soir, Nicolazic récitait pieusement son chapelet, quand une grande lumière remplit la chambre où il se trouvait ; un flambeau brille sur la table. Sainte Anne est là, toute resplendissante :

« Appelez vos voisins, » lui dit-elle, « et menez-les avec vous où ce